

Une débauche de spirituel

LE MONDE | 31.03.1980 | Gilbert Comte

Les disputes autour de la nouvelle droite se doublent d'une querelle religieuse inattendue dans notre société matérialiste. Dans le *Figaro Magazine*, à la veille de l'été, M. Jean d'Ormesson orienta bon premier le débat vers cette débauche de spirituel, lorsqu'il assura, " pour dire les choses un peu rapidement ", se sentir libéral et " judéo-chrétien ". Par cette formule plus qu'expéditive, il souhaitait prendre ses distances avec les jeunes confrères venus de *Nouvelle École* célébrer leurs vénérables ancêtres " indo-européens ".

L'académicien s'adressait d'abord aux gens capables de reconnaître l'adresse d'un raisonnement sous le raccourci d'une phrase. Là où par la locution " rapidement " il signalait d'un adverbe honnête la hâte légère de son propos, d'autres se servirent des mêmes termes pour s'ouvrir à la hussarde un chemin dans la broussaille des concepts. MM. Bernard Stasi à la mi-juillet, Jean Lecanuet et Michel Debré quelques jours plus tard se réclamèrent ainsi hautement du même " judéo christianisme ", comme si le Décalogue et le saint Évangile commandaient chaque matin la moindre de leurs marches et contre-marches en direction du pouvoir. Jacques Chirac n'aperçoit jamais une idée toute faite sans vouloir s'en emparer. Il enrôla donc le Dieu du Sinaï et celui du Golgotha parmi ses nouveaux protecteurs : " Notre certitude, je voudrais le proclamer aujourd'hui fortement, est enracinée dans deux mille ans de civilisation chrétienne ", tonna-t-il devant le comité central de son parti.

MM. les giscardiens estimèrent qu'ils ne pouvaient plus continuer à se taire dans ce grave débat sans couvrir de honte le président de la République déjà en fâcheuse posture dans les affaires du Centrafrique. Vice-président des clubs Perspectives et Réalités, M. Philippe Pontet chantonna donc ici même sa petite sérénade sur les quatre irremplaçables millénaires marqués par l'Ancien et le Nouveau Testament. À tout hasard, il embarqua en même temps l'humanisme à son bord Les Écritures, les classiques, intéressent d'ordinaire si peu politiques et parlementaires qu'il faut examiner de près un aussi singulier miracle.

Quand le marxisme brocarde " l'opium du peuple ", nul élu de la Réunion, de la Seine-Maritime ou de la Corrèze ne s'improvise théologien pour défendre ses électeurs catholiques. Il abandonnerait plutôt une tâche aussi ingrate à ces ennuyeux intégristes. Entre le ciel désert d'Alain de Benoist et celui des communistes, existerait-il donc pour eux tant de différences ? Pourquoi déployer du zèle dans un cas, si peu de courage dans l'autre ? Les nouveaux champions du " judéo-christianisme " craignent-ils tellement la dialectique et ses ficelles, le matérialisme historique et ses matois pères fouettards ?

Au fil de cette controverse, le nombre des paroles l'emporte de loin sur le poids des arguments. L'image d'un " judéo-christianisme " immuable, splendide à travers vingt ou quarante siècles, réjouit fort les historiens. M. de Benoist attire lui-même ses contradicteurs sur ce mauvais terrain lorsqu'il suppose entre le judaïsme et l'Eglise une continuité sans rupture.

Pour lui, " Yahvé, dieu des déserts d'Arabie, est un dieu solitaire et jaloux, exclusif et cruel. Il prône l'intolérance et la haine (1) ". Maintes citations tirées des Psaumes, du Deutéronome, des Lamentations, de l'Évangile selon Matthieu, soutiennent sa démonstration de textes peu réfutables. A l'en croire, leur esprit hautain et vengeur contamina toute la pensée, l'action ecclésiastiques, par l'intermédiaire des chrétiens primitifs accourus de la synagogue. Il imprégna ensuite irréparablement l'Eglise de son exclusivisme pour le reste de son existence. Aux yeux d'Alain de Benoist, le monothéisme porte en germe le principe fondamental de tout absolutisme spirituel. L' " exclusivité d'un dieu par rapport aux autres " suppose, en effet, l'existence " d'une vérité qui rejette toutes les autres opinions comme autant d'erreurs dans l'absolu. " Selon son maître Louis Rougier, penseur éminent qu'il cite avec une légitime déférence, " toute religion polythéiste est tolérante " par nature " puisque, postulant l'existence d'un grand nombre de dieux, elle admet par cela même l'existence de divers cultes ". En d'autres termes, le monothéisme habitue l'intelligence à ne concevoir qu'une seule vérité, quand le polythéisme l'accoutume à en admettre plusieurs. Cette théorie ne nous semble pas scandaleuse. Elle ne justifie aucune des calomnies intellectuellement odieuses déversées contre son auteur. Mais elle n'emporte pas non plus la conviction.

Car, enfin, si le christianisme naquit du judaïsme, il s'en sépara presque complètement dès le premier siècle. Les maximes implacables relevées par Alain de Benoist dans les Écritures marquèrent les premiers martyrs, puis leurs successeurs immédiats. Mais auraient-elles fourni tant de justifications au sectarisme religieux sans des circonstances historiques propres à l'Occident lui-même ? Sous ses bariolures polythéistes, l'Empire romain offrit à l'Eglise naissante le modèle d'une société civile essentiellement totalitaire. De Septime Sévère à Dioclétien, il s'achemina lentement sans aucune intervention juive vers une impitoyable tyrannie bureaucratique et prétorienne. La papauté hérita simplement du système.

À partir, du cinquième siècle, les barbares inondèrent l'Europe. Ils lui légèrent leur violence au moins autant qu'elle leur enseignait sa foi. Un bref regard sur les règnes des souverains pontifes Hadrien II, Etienne V, Jean

XII, Benoit IX renseigne assez sur ce point. Evidemment, cet exercice-là ne figure pas au programme des clubs Perspectives et Réalités, à celui du R.P.R. ou de l'U.D.F. Leurs chefs pourraient par conséquent parler des seules choses qu'ils connaissent, et observer sur les autres la discrétion naturelle due par les ignorants.

L'âge crépusculaire

Au milieu de l'anarchie médiévale, tous les papes n'abdiquèrent pas leur dignité. Un Léon 1er, un Grégoire le Grand, un Sylvestre II, affirmèrent glorieusement dans la tempête la primauté de l'Esprit sur le poignard. A leur côté, les fondateurs d'ordres monastiques et des évêques irréprochables sauvaient la civilisation. Mais dans sa lutte contre les hordes, les chefs barbares, l'Eglise emprunta parfois aux envahisseurs les pires de leurs méthodes pour mieux les écraser. Le christianisme terrible et triomphant surgit à l'aube du onzième siècle ne dut pas davantage ses rigueurs au monothéisme galiléen qu'aux traditions de l'Empire et à celles de l'Europe féodale née des grandes invasions.

En pleine controverse sur la nouvelle droite, M. Bernard Stasi, vice-président de l'Assemblée nationale, résuma les arguments lancés avant les siens contre M. Alain de Benoist par quelques mots étonnamment contradictoires : " Au cœur de notre vision du monde marqué par l'apport irrévocable du judéo-christianisme, il y a le primat de la personne humaine. " En dix-neuf siècles d'une histoire toute ensemble glorieuse et parsemée d'épouvantables épisodes, le christianisme ne s'intéressa qu'alternativement à cette primauté-là, sous les deux espèces du corps et de la conscience. En matière de prééminence, il annonçait d'abord celle de Dieu,

Sans toujours regarder au prix ! En 415, les fidèles d'Alexandrie arrachèrent ainsi de son char la philosophe Hypatie, lumière du néoplatonisme, mathématicienne renommée, célèbre en Grèce et en Egypte par son savoir, son charme, sa moralité. Dêvêtue, traînée jusqu'à la plus proche église par la fouie furieuse, elle y fut mise en pièces au cours d'un affreux sabbat sanguinaire. Même aujourd'hui où le féminisme se cherche de grandes ancêtres, aucune commémoration ne perpétue le souvenir du meurtre. Il ouvre pourtant devant l'intelligence l'âge funèbre des dogmes et des interdits, l'exaltation des grandes mystiques et la grisaille crépusculaire des petites bigoteries.

Pour pressentir l'épaisseur de la nuit où sombra en ce temps l'ancienne civilisation grecque et latine, peut-être faut-il songer aux terribles débuts du bolchevisme, quand les fonctionnaires de l'agit-prop supervisés par Kroupskaïa épuraient les bibliothèques, traquaient toutes traces de la vieille culture et tentaient réellement de réduire le passé aux lignes nues d'une table rase. Le christianisme vainqueur lança aussi ses commissaires contre les livres dangereux. En 389, ils détruisirent en plein Alexandrie la célèbre bibliothèque des Ptolémées, tenue avec ses sept cent mille volumes pour l'un des joyaux du monde antique. Deux ans après, ils anéantirent pareillement celle de Sérapis.

De la vieille Saxe baptisée par le glaive sanglant de Charlemagne à nos Cévennes ravagées par les dragonnades, de quelles tortures sans fin cinquante peuples tourmentés ne payèrent-ils pas cette irruption de la rage métaphysique dans leur existence ? Cathares, begards, lollars, vaudois, huguenots, expièrent par dizaines de mille, dans les flammes, par le fer, les douceurs angéliques de la Très Sainte Inquisition, sous la paternelle indulgence des évêques simoniaques et des cardinaux licenciés.

La croyance en leur dieu d'amour et de grâce frappa de mort les civilisations indiennes d'Amérique latine au cours d'une des plus dévastatrices conquêtes de toute l'histoire connue. Auprès d'elle, la colonisation des Faidherbe et des Gallieni, si constamment villipendée, n'a aucune leçon à recevoir de personne, fût-ce des adeptes du " judéo-christianisme " si heureux d'en dire du mal, pour faire bien.

DEUX, VISAGES CHRETIENS

Par quelle mystérieuse loi, aussi atroce qu'invérifiable, les progrès, l'unité du genre humain, exigèrent-ils ces hécatombes épouvantables sous l'ombre de la croix ? Nul n'oserait le soutenir sans preuve sous les yeux, ou en avoir payé le prix devant les siens abattus au cœur d'un pays en cendres. L'orgueil ecclésiastique écrase d'un superbe dédain ces objections misérables. Fort d'une promesse aux dimensions de l'éternel, il soumet ses actes au seul examen des fins dernières. La méthode éponge les accidents de parcours, même s'ils s'étendent sur plusieurs générations. Hélas ! les souffrances infligées à nos pères remonteront sur nos lèvres jusqu'à la fin des temps. La société moderne accumule bien des torts. Mais son rationalisme a ouvert contre la domination du dogme un procès général qu'aucune conscience claire ne souhaite encore fermer.

Ces fantômes ne s'exhument pas par plaisir, sans crainte ni remords de froisser tant de pures consciences catholiques. Comme le Janus de l'Antiquité, le Christ s'avance parmi nous avec deux visages. De saint Martin à Charles de Foucault, les meilleurs de sa tradition soignent, réconfortent, enseignent, se dévouent et se sacrifient. Qui ne les admire, et ne souhaiterait les suivre pour mieux les aimer ? Mais derrière eux marche aussi la lugubre légion des bourreaux, des inquisiteurs habiles à s'insinuer dans les âmes, avant de les asservir par l'intimidation. Quels tourments la raison ne dut-elle pas subir d'eux jusqu'à ce qu'avec Luther elle se révolte, se redresse, et attaque ! Heures inoubliables du quinzième siècle où, après mille ans d'humiliations, l'intelligence rentrait dans la lutte et reprenait ses droits !

ETERNITE DES PRESOMPTUEUX

Quel récit dira ce que furent, dans les ténèbres de l'ignorance, les angoisses, les soupirs et les pleurs de nos aïeux écrasés ? Quand la flamme montait vive et claire autour des hérétiques, dans quel total mais secret désespoir ne tombait pas l'âme humaine même si, terrorisée, elle acclamait l'exécution ? Un instant, songeons aux ultimes regards des condamnés sur les foules bruisantes des places où ils allaient mourir. Les anciens manuscrits racontent qu'à Constance un petit paysan poussait d'un grand zèle le bois vers le bûcher où devait périr Jérôme de Prague : " O respectable simplicité ! murmura le grand homme, qui te trompe est mille fois coupable. "

L'impitoyable compression d'une société arrache peut-être de ses entrailles l'immense énergie d'où surgissent ensemble les monstres et les merveilles, les procès théologiques et la Sixtine de Michel-Ange. Tandis qu'il écrasait, pétrissait sans relâche les consciences et les corps, le cher monothéisme tirait-il de l'universelle soumission ces rêves consolateurs où naissent la poésie aux ailes d'or, et les hautes espérances ? Un monde berné mais unanime arrache peut-être de la matière l'énergie nécessaire à la construction des cathédrales, à l'apparition des vierges dans le ciel noir de Cranach, et les matins lumineux de Botticelli. Jusqu'au Messie de Haendel, le dieu unique règne dans l'absolu sur la croyance totale nourricière de la création. Même fictif, il allume en l'homme le feu bien réel de la foi. Le monde moderne, lui, dépérit de ne plus savoir se concentrer sur rien, fût-ce sur une illusion complète mais grandiose.

Convenons-en ! Ce mystère-là nous dépasse. Puis Périclès et Phidias reconstruisirent l'Acropole sans le secours d'aucun Torquemada. Comment MM. Debré, Lecanuet, Stasi, Chirac et quelques autres osent-ils intervenir dans un tel débat ? Longtemps, la classe politique borna ces ambitions à séduire l'électeur. Elle laissait aux universitaires les querelles sans profit. La subordination où elle réduit les médias développe en elle un incroyable orgueil. Ses principaux ténors traitent maintenant de religion. Craignons qu'un jour ils ne régissent la philosophie, la morale et les arts. Alors, M. Georges Marchais écrira des poèmes. M. Chirac préfacera Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus. Et le président de la République conduira devant l'Ensemble philharmonique de Paris la création de sa 6e symphonie, dite la Libérale !

LES HERITIERS D'AUSCHWITZ

Dans une société utilitaire, les gens considérables ne s'enflamment plus innocemment. Presque rien ne se dit ou s'écrit sans quelque arrière-pensée tactique ou commerciale.

L'immense tapage autour du " judéo-christianisme " prendrait-il tant d'ampleur si de bonnes âmes ne s'imaginaient découvrir en lui une profitable bataille à exploiter ? L'an dernier, la projection d'Holocauste situa d'un seul coup la question juive au centre des soucis nationaux. Alors qu'un antisémitisme diffus se propage ou recule en sourdine selon la saison, une défense du judaïsme sous n'importe quel prétexte entre dans les bonnes manœuvres de la guerre électorale. De même qu'au début de la querelle sino-soviétique les idéologues de Pékin brocardaient le " révisionnisme " sans oser s'en prendre nommément aux Russes, une certaine ostentation à se proclamer " judéo-chrétien " équivaut à se situer dans un camp sans avoir besoin d'en dire davantage.

Quoi de plus respectable ? Hélas ! la hâte des adversaires d'Alain de Benoist à rejoindre sans discussion le terrain qu'il déblaya préalablement suscite quelques doutes sur leur sincérité. Des esprits vraiment convaincus n'auraient pas commis cette faute ? En tout cas ils y auraient regardé de plus près. M. Raymond Aron possède sur beaucoup de ses contemporains l'avantage d'argumenter supérieurement, lorsqu'il en prend le temps et la peine. Il s'amusa donc de " ceux qui invoquent un dieu auquel ils ne croient pas ", comme des naïfs " qui s'imaginent vivre encore dans une culture morte depuis près de deux mille ans ". C'est le bon sens même.

Des chrétiens scrupuleux, de vrais humanistes, pouvaient cependant découvrir dans l'œuvre d'Alain de Benoist des points de désaccord infiniment plus clairs. Le chapitre de son récent ouvrage sur le Bolchevisme de l'Antiquité affirme par exemple : " L'histoire, pas plus que le monde, n'est gouvernée par une morale. Le monde est muet : il gravite en silence. "

Mots terribles ! A coup sûr dangereux. D'abord, nul ne peut soutenir dans l'absolu qu'aucun esprit ne dirige la marche des choses même si, c'est le moins qu'on puisse dire, son existence ne se manifeste pas clairement. Des hommes conscients peuplent la Création présumée muette. Depuis des millénaires, leur intelligence interprète la nature. Sans elle, pas de vie, ou l'absurde chaos des forces élémentaires. Conçu ou non à l'image de Dieu, l'homme, par sa seule existence, contraint notre astre taciturne à parler. Cette puissance atteste sa grandeur. Elle porte nos espoirs,

Les cerveaux téméraires de la classe politique pouvaient en dire deux mots à Alain de Benoist. Evidemment, ils n'y songèrent pas une seconde. Leurs soucis réels se promenaient ailleurs. Dans la France d'aujourd'hui, cela s'appelle un débat d'idées.

Gilbert Comte

(1) Les idées à l'endroit, éditions Libres Hallier.